

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LA BIBLE DES BASSOUTOS, SON HISTOIRE ET SA VALEUR

par Eugène Casalis

Paris, le 16 janvier 1882.

On ne saurait parler de cette Bible, comme produit typographique, mieux que ne l'ont fait les rédacteurs du *Témoignage* dans leur numéro du 14 de ce mois :

« La Bible traduite par nos missionnaires français en sessouto et imprimée par M. Mabilie est un travail remarquable. Elle est d'un caractère clair et d'un format moyen qui nous semble fort bien choisi. Les indications des chapitres et des versets sont rejetées dans la marge et le texte est divisé en paragraphes d'après le sens ; quelques mots mis en tête de chaque paragraphe en indiquent le contenu.

« Ainsi la Bible de M. Mabilie reproduit à peu près comme aspect et comme arrangement la Bible Segond. C'est la première fois que la Société biblique de Londres consent à publier la Bible sous cette forme. C'est un progrès auquel tous les vrais amis de la Bible applaudiront. Cette Société a déployé pour faire exécuter ce travail un zèle dont nos

Eglises de France doivent lui être reconnaissantes. N'oublions pas de mentionner que cette publication (avec celle d'un petit Nouveau Testament de poche avec parallèles) coûte à la Société de Londres plus de 100,000 francs. »

On eût pu ajouter que cette Bible, comme celle de Second imprimée à l'Université d'Oxford, a pour appendice une série de très belles cartes, qu'elle a été tirée à 10,000 exemplaires, et que la somme ci-dessus mentionnée n'est qu'une simple avance, attendu que jusqu'à ce jour les Bassoutos se sont toujours empressés d'acheter au prix de revient les livres saints qu'on leur a offerts.

Après ces lignes relatives au volume lui-même, je vais, au nom de la Mission du Lessouto et au mien propre, offrir aux amis de notre œuvre quelques explications dont ils doivent, ce me semble, éprouver le besoin.

1. C'est l'honneur du protestantisme et la preuve de son caractère essentiellement évangélique de ne pouvoir agir sur le monde ni même fonder une seule Eglise sans s'appuyer sur les enseignements directs de la Parole inspirée. Nous n'avons eu garde de l'oublier, nous, missionnaires protestants français. Comment s'est-il donc fait qu'il se soit écoulé près de cinquante années avant que le recueil complet des écrits sacrés ait été déposé sur la table du Conseil des missions et montré aux fidèles réunis au Temple de l'Oratoire, le 7 janvier 1882?

Il faut tenir compte du fait que, pour doter nos Églises de France d'une mission au sud de l'Afrique, nous avons dû d'abord explorer le pays qui devait devenir leur champ de travail, aider à le pacifier, à le repeupler, apprendre la langue des indigènes, les amener progressivement à venir nous écouter le dimanche, à suivre avec régularité nos écoles. Cela a pris quelques années. Tout nous manquait, tout était à créer; nos premiers enseignements étaient un balbutiement plutôt qu'autre chose. Les abécédaires, les exercices de lecture que nous pûmes offrir à nos écoliers

furent d'abord de simples feuilles de papier où nous traçions de nos propres mains des caractères plus ou moins lisibles. Ensuite ce travail se fit avec une toute petite presse à moitié disloquée.

Cependant, même dans cette première période, dès que nous fûmes assurés que ce que nous disions était bien compris, nous nous fîmes un bonheur, aussi bien qu'un devoir, d'assurer à la Parole de Dieu un rôle prépondérant. Nous établîmes de très bonne heure des réunions hebdomadaires où nous racontions et expliquions méthodiquement, nos Bibles sous les yeux, les faits de l'Ancien et du Nouveau Testament. Un historien a dit qu'Ulphilas, l'apôtre des Goths, ne traduisit pas les livres de Samuel et des Rois, de peur d'encourager les tendances belliqueuses de ses disciples. Nous ne fûmes pas arrêtés par de semblables scrupules, bien qu'il fallût un certain courage pour avouer que les patriarches étaient presque tous polygames et qu'ils avaient d'autres usages ressemblant fort à ceux des Bassoutos (1). Nos récits étaient écoutés avec le plus vif intérêt et se gravaient dans les prodigieuses mémoires de nos gens comme sur des plaques d'acier.

Pourquoi, me dira-t-on, n'alliez-vous pas de suite à la ville du Cap faire imprimer une partie de la Bible? Mais qui avait alors le temps d'aller au Cap et surtout d'y faire un séjour? C'était pour nous le bout du monde. Cependant, plus tard, des maladies et des nécessités de famille aidant, nous pûmes profiter des voyages que des frères y firent pour nous procurer quelques opuscules : entre autres, une traduction d'un *Traité des doctrines chrétiennes* dans le langage même des Écritures, une imitation du *Premier catéchisme du Dr Watts*, donnant une idée générale de Dieu, de ses attributs, de la personne de Jésus-Christ et contenant en sus une liste

(1) On n'en tirait pas avantage contre nous. « Pour nous faire comprendre ce qui est bon », disait Moshesh, « Dieu a voulu nous montrer aussi ce qui est mauvais. »

à l'égée des noms propres de la sainte Ecriture, l'Oraison dominicale, les Dix commandements et quelques prières; une reproduction du *Second catéchisme*, du même auteur, dont la première partie traitait des *Principes de la religion chrétienne* et la seconde était divisée en *Histoire de l'Ancien Testament* et *Histoire du Nouveau*. Le Symbole des apôtres y fut ajouté.

A notre grand bonheur, un imprimeur, une belle presse en fer et un appareil de reliure ayant été envoyés à Béerséba par notre Comité, nous procédâmes, en 1846, à l'impression du Nouveau Testament. Mais nous n'avions aucune idée des difficultés qu'allaient nous créer la nécessité de former des indigènes à ce travail, les dérangements produits par des crises politiques, la retraite du premier directeur et le temps qui dut s'écouler avant qu'un autre prit sa place, des accidents sans nombre survenant à la presse, aux rouleaux, à l'encre, au papier. Bref, la composition et le tirage, commencés en 1846, ne furent achevés qu'au bout de neuf ans, en 1855. Heureusement pour nos Eglises que, pendant le travail, au fur et à mesure qu'un livre était prêt, nous pouvions leur en livrer un certain nombre d'exemplaires. Le tout fini, nous nous trouvâmes en possession de 5,000 Nouveaux Testaments complets. Cette vénérable édition, objet de tant de sollicitude et cause de tant de fatigues, était épuisée en 1867. Je me hâtai d'en préparer une autre l'année suivante et de la faire partir. Celle-ci a été suivie d'une troisième dont M. Ellenberger en 1876 a surveillé l'impression à Paris.

L'expérience faite à Béerséba avait prouvé que, lorsqu'on en viendrait à donner aux Bassoutos la Bible entière en un seul volume, on ne pourrait mener cette œuvre à bien qu'en Europe. C'est ce que M. Mabile est venu faire. En attendant qu'il lui fût possible de quitter sa station, l'Ancien Testament s'imprimait, livre après livre, sous ses soins au moyen de notre presse missionnaire transférée à Morija. Quelques-uns de nos frères fournissaient la traduc-

tion. Chaque livre était broché et successivement livré à tous les indigènes qui demandaient à l'acheter. Deux éditions de l'abrégé de l'Ancien Testament, appelé « *Ligne après ligne* », imité de l'anglais par M. Jousse, aidaient aussi à attendre ce que j'ai appelé la *Bible des Bassoutos*, que M. Mabile a emportée avec lui après nous l'avoir montrée.

J'espère avoir suffisamment prouvé que notre mission a été fidèle au principe protestant et qu'il ne s'est pas passé cinquante ans avant que les Bassoutos aient connu tout le contenu du livre de Dieu.

II. Maintenant, quelle est la valeur de cette Bible, et que doit-on attendre d'elle ?

Il peut arriver que même quelques-uns de mes meilleurs amis, me rappelant que nous avons trouvé les Bassoutos plongés dans la plus profonde ignorance, me demandent si la *Bible des Bassoutos* ne serait pas encore un peu à l'état sauvage ? « Là, franchement », me diront-ils, « admettez-vous que, si nous apprenions bien la langue dans laquelle elle a été traduite, nous pourrions la lire avec le respect et le profit que doit produire dans l'esprit et le cœur le livre de Dieu ? » Je répondrais sans hésiter : « Oui, certes ! car c'est mon cas et cependant, après les vingt-cinq ans qui se sont écoulés depuis mon retour en France, on ne peut plus m'appeler un Mossouto. »

Cette Bible, quand je la lis, m'édifie et me porte à l'adoration, comme celle où mes pères m'ont appris à chercher le Seigneur. Elle reproduit avec une naïveté saisissante les récits de l'Ancien et du Nouveau Testament ; elle en exprime les lois et les préceptes moraux sans ambiguïté, et l'on est souvent étonné de voir avec quelle sûreté on y traverse certaines obscurités de saint Paul.

Elle a déjà fait ses preuves par la conversion d'un grand nombre de Bassoutos. Elle est universellement comprise par eux et, loin d'en critiquer le style, ils l'admirent. Ils ont mis, il est vrai, un peu du leur pour cela. Grâce à la lecture avec

laquelle elle a été préparée, plusieurs ont lu et relu les premières épreuves qui en ont été tirées dans leur pays, et leurs yeux de lynx ont été sans pitié pour les moindres incorrections. Ce ne sont pas seulement les lettrés de l'Inde et de la Chine qui veulent qu'on respecte leur langue. Les peuples auxquels il a fallu apprendre l'alphabet se montrent, eux aussi, difficiles. Ils veulent qu'on les croie capables de bien parler. Ils voient d'ailleurs dans la conservation et le développement de leurs idiomes respectifs une garantie d'avenir pour leur nationalité. Moshesh, en recevant les premières pages du Nouveau Testament, s'écria avec bonheur : « Voilà la langue de mes pères; elle est désormais indestructible. »

Si l'on insiste et me demande comment j'explique que la langue de gens que l'on appelait sauvages ait pu suffire pour reproduire les enseignements de la sagesse incréée, voici ce que je répons, et ce n'est pas seulement en ce qui concerne les Bassoutos.

Dieu, en veillant sur les peuples qu'il voulait sauver par l'Évangile, veillait aussi sur les langues par lesquelles il devait le faire pénétrer dans leur intelligence et dans leur cœur. Il l'a fait par la conservation de l'élément traditionnel qui sous forme de légendes, de proverbes, de maximes héréditaires, reliait des temps de profondes ténèbres aux âges de la primitive clarté. Il l'a fait aussi et surtout par la conscience, qui n'est autre chose que Dieu se communiquant à l'homme par la notion du devoir. Cette notion, sans le secours de l'Évangile, ne ramène pas l'homme de ses égarements, mais elle se perpétue à travers toutes les erreurs, en dépit de toutes les déchéances, parce que Dieu ne peut cesser de protester contre le mal et de préparer par là ses créatures au salut qu'il leur destine. Le sens moral, sans cesse éveillé, ne se manifestant que très imparfaitement dans la pratique, se fait jour dans le langage, car partout on aime à parler du bien pour se consoler ou s'excuser de ne pas le faire. Chez les Bassoutos, où la polygamie régnait généralement, le mot qui

la désigne était malsonnant aux oreilles de ceux-là même qui faisaient parade du nombre de leurs femmes. Ces païens, si souvent en contravention avec le VII^e commandement, nous voyant prendre l'habitude de lire le Décalogue dans la célébration du culte, nous accusaient d'impudeur, parce que nous répétions ce précepte sans l'adoucir par quelque adroit euphémisme.

Non, la notion du bien et du mal, celles des rapports du visible et de l'invisible, de l'indestructibilité du moi humain, ne sont nulle part à créer; nulle part non plus l'homme n'a complètement cessé de sentir qu'il faut une tutelle à sa faiblesse, un remède à ses misères morales, un sacrifice qui le purifie et l'absolve.

Sans doute qu'au début, surtout lorsqu'il s'agit d'idiomes qui n'avaient encore aucune espèce de littérature, le langage religieux est pauvre à certains égards. Il lui manque surtout la saveur de la piété; les mots mêmes qui rendent d'une manière adéquate les termes évangéliques, n'ont pas d'abord ce nimbe sacré dont ils nous semblent entourés dans nos langues. Mais cela se corrige et s'améliore plus vite qu'on ne s'y attendrait. L'Esprit de Dieu, en fécondant les enseignements de ses serviteurs, féconde et sanctifie les expressions qu'ils ont adoptées. Qu'est un mot, si ce n'est un vase dont le contenu se modifie selon l'objet auquel on l'applique? Les mots grecs qui signifient la *Foi*, l'*Espérance*, la *Charité*, ne commencèrent à être prononcés avec un saint tres-saillement de joie qu'après qu'ils eurent reçu leur acception chrétienne de la bouche et des écrits des apôtres. Il faut d'ailleurs, bon gré mal gré, dans toutes les langues, pour exprimer les faits spirituels ou simplement intellectuels, recourir à des métaphores. Ces figures presque partout les mêmes, c'est la conscience humaine et l'usage qui déterminent leur valeur définitive. Ainsi, pour n'en donner qu'un ou deux exemples, dans l'Ancien Testament, *Rouach*, *esprit*, signifie avant tout *vent*, *souffle*, aussi bien que

Pneuma dans le Nouveau Testament grec et *Moéa* dans celui des Bassoutos. En le faisant remonter, à travers le latin et le grec, jusqu'au sanscrit : *Div*, *Dyaus*, le mot *Dieu* signifie tout d'abord le *ciel*, le *jour*, la *clarté céleste*. Du temps d'Homère, c'était quelque chose de plus ; c'était un Jupiter à figure et à passions humaines. Du temps de Platon, c'était la souveraine sagesse. Enfin, pour nous, c'est notre Père céleste, tout bon et tout saint. Primitivement, la Divinité était pour les Bassoutos un Seigneur du Ciel disposant de la foudre.

Quand on porte l'Évangile à de nouveaux peuples, il faut, pour en faire la conquête au nom de Dieu, leur donner sa Parole dans leur propre langue. Partout, celle que l'on a apprise au berceau, la *langue maternelle*, est l'instrument par excellence lorsqu'il s'agit de réveiller la conscience, de toucher le cœur, de produire des convictions assez fortes pour imprimer un nouveau cours à la vie.



DÉPART DE M. ET MADAME MABILLE LE 12 JANVIER.

La plupart de nos lecteurs savent déjà dans quelles douloureuses circonstances s'est effectué le départ de M. Mabile et des siens pour le Lessouto. La veille même du jour où ils devaient quitter Paris, une dépêche leur a apporté la nouvelle de la mort de leur fille Hélène, que Dieu a reprise à lui dans la matinée du lundi, 9 janvier, au pensionnat de la maison des Diaconesses de Strasbourg, où ses parents l'avaient placée pour son éducation. Le coup a été d'autant plus rude qu'il était moins attendu ; le mal, qui avait commencé le 19 décembre, était en apparence conjuré, si bien que madame Mabile, que la gravité des nouvelles avait déterminée à faire le voyage de Strasbourg, avait pu revenir